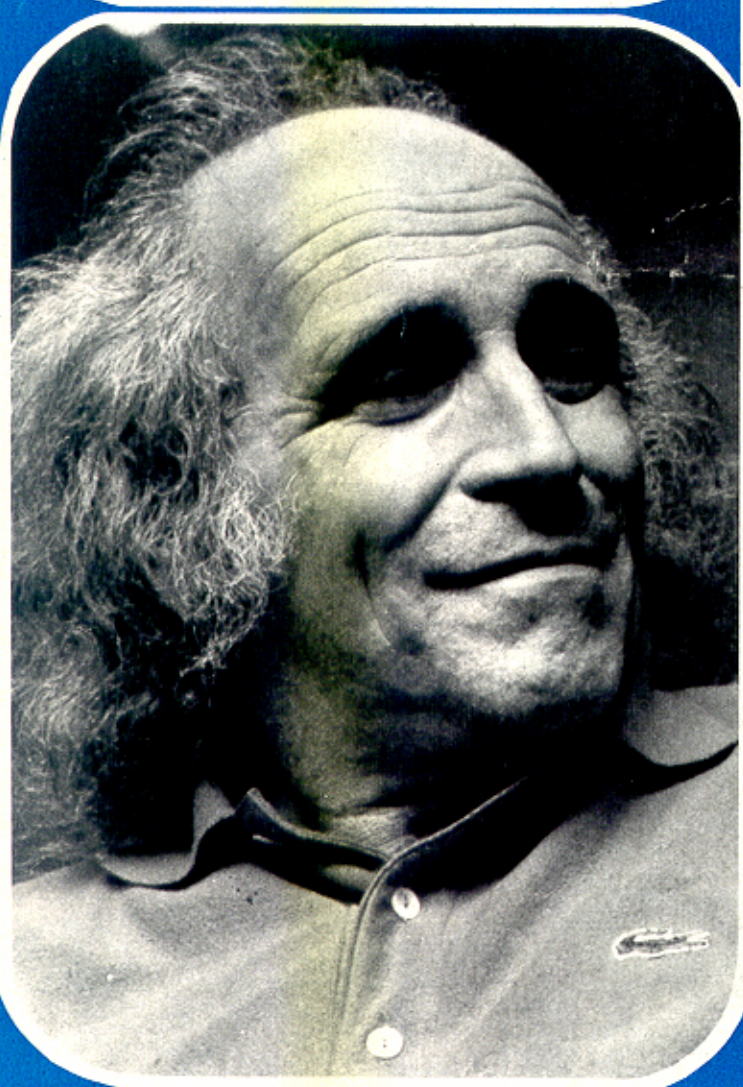


FERRÉ...





...ZOO

fin 1971 ?

Je croyais avoir bonne mémoire et collectionner des clichés dans un coin de moelle, comme on collectionne les couvercles de boîtes de camembert dans les étages des H.L.M.

Je croyais avoir rencontré Ferré, avoir bouffé et bu avec lui, avoir parlé, avoir échangé — à sens unique, qu'avais-je à lui donner ? — des mots, des idées, presque des images. Je croyais l'avoir entendu me tutoyer, comme ça, simplement — oh, pas machinalement sur-tout — un « tu » devenu cellule vivante et frisson. Je croyais connaître Ferré. Je croyais avoir ses craintes, ses joies, ses espoirs et son étonnement. Je croyais ! On croit toujours d'ailleurs. Ça rassure, ça donne bonne conscience et ça installe dans un doux confort intellectuel, de croire. Qui êtes-vous Ferré ? Une individualité qui doit lutter avec toi Léo. Qui est-tu Léo ? L'empêchement de tourner en rond qui vous emmerde Ferré ou le complice des temps difficiles.

Ferré, vos papiers ! « Je m'appelle orthodoxe et [je suis né quand même
Quand Carco miserait des croissants café [crème.] »

Parce qu'il a cinquante-cinq ans et qu'il doit se dire si... il se regarde dans une glace « mes cheveux ont la couleur de l'horizon que je voyais à ma fenêtre il y a cinquante ans », au temps où la Méditerranée lui servait de jouet et où le casino de Monte Carlo ne représentait rien d'autre qu'un bâtiment familial, Ferré s'est installé sur un pliant face à la mer. La mer, c'est cette société où les calmes trop plats précèdent les tempêtes. La mer, c'est la musique où chaque note devient goutte d'eau salée. La mer, c'est la solitude.

Le voilà lâché, ce mot redoutable. La voilà la déesse de Ferré. Il l'appelle solitude ; d'ailleurs : « Les artistes sont tous des révoltés et des solitaires. Gauguin par exemple, et Van Gogh ô combien ! Quand on pense à la solitude de Ravel... Terrible. Seul avec sa tumeur dans la tête. Ils ont fini ensemble. Et Bartok, mort à New York en 1945 : des amis ont dû se cotiser

pour pouvoir l'enterrer. Villon était seul avec l'ineffable Charles d'Orléans qui était le Pompidou de l'époque. Et Balzac, avec sa solitude à la dimension de ce qu'il faisait. Ce n'est pas un hasard si Beethoven et Ravel ont été sans femme, sans enfants. Il y a des gens coupés comme ça ! Des oiseaux seuls, sans sexe avec par moments des sexes grands comme ça, et puis plus rien, et puis des anges, et puis des démons... La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue — en tout cas pas pour moi — s'il n'y avait pas cette souveraine lucidité sur les choses, et puis ce besoin d'être traqué par quelque chose d'affectif qui sente l'amour. Sinon, on se tue. »

La solitude de Ferré ! Elle aussi a la mesure du personnage. La solitude, l'ombre, le compagnon, la muse, celle qui fait chanter. Et pourtant : « La solitude se vit difficilement. Le drame des solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls. Cela dit, je fais un clin d'œil au mot de Sartre : « L'enfer, c'est les autres. » L'enfer du solitaire, c'est l'autre, celui qui veut bafouer sa solitude, la supprimer. Tout le monde est seul, mais personne ne le sait. Car personne ne peut supporter d'être seul. C'est tout le drame de la société contemporaine, ou se prépare de plus en plus rapidement les fourmières annoncées par Marcel Duchamp. »

Alors la voilà, la vraie solitude, la solitude de l'artiste.

Parce que son dernier 33 tours s'appelle « la Solitude » et qu'il faut au public un point de référence, on parle tout à coup de la solitude de Ferré. Pourtant, cette solitude ne date pas d'octobre 1971 (date de l'enregistrement du disque). La solitude de Ferré a des rides et commence à se voûter. N'était-il pas déjà bien seul le Ferré d'il y a quinze ans. Celui qui écrivait « la Chambre », « Graine d'Ananar », « Pauvre Ruteboeuf » et « Notre-Dame de la mouise ».

Aujourd'hui, la solitude n'offre plus la même inspiration et l'accordéon du temps du tango

s'est électrifié. La musique est devenue pop et la pop music : « Ça a l'air d'une blague, mais c'est vrai, du moins au début. C'est un bruit énorme. Cela dit, c'est une façon neuve de concevoir la musique, c'est une esthétique particulière. Ce n'est pas tellement la musique en soi que tout ce qu'il y a autour, politiquement, sociologiquement. Elle est liée à une pensée jeune, libérée. »

Cependant, ce n'est pas pour une fonction sociale qu'il se fait accompagner par Zoo, pas plus que ses précédents passages, les prochains tours de Ferré ne délivreront de message. Il prétend chanter avec sa voix, seulement sa voix, s'il ne savait pas chanter il n'aurait pas écrit. Il a sa vision des choses et n'en démord pas. Il demeure ce qu'il est, un chanteur de variété plus même : « Je ne suis qu'un artiste de variété et ne peux rien dire qui ne puisse être dit de variété. Car on pourrait me reprocher de parler de choses qui ne me regardent pas. » (Le Conditionnel de variété.) Il n'a pas d'idée préconçue et dit la vérité même si, « la vérité c'est toujours le mensonge de quelqu'un, et inversement le mensonge, la vérité de l'autre. »

Ferré chante pour lui-même, mais il se sent bien avec les spectateurs, surtout les jeunes. Il veut pourtant que cela reste au niveau du spectacle. « Il ne faut pas connaître le public. Le vrai public, c'est le type qui, un soir, à Hong Kong ou à Nevers, écoute un disque ou lit un livre, met sur son électrophone une chanson de moi... et que je ne connaîtrai jamais. Je vis avec lui par une espèce de phénomène hertzien, et c'est cela que nous a apporté la mécanisation de la musique. »

Ce public jeune dont Ferré attend tout, et rien et ce public qui semble ne plus rien attendre. Le dialogue avec Ferré doit être possible : le public, les hébreux, Ferré, le Pharaon. Il se passera, sans doute, quelque chose de grandiose le jour où la voix de Ferré ouvrira le cœur du public et où l'onde de son chant tressaillira vraiment. C'est peut-être ce manque de

communication qui lui fait dire que : « Le désespoir est une forme supérieure de la critique ; pour le moment, nous l'appellerons bonheur. Les mots que vous employez n'étant plus les mots, mais une sorte de conduit à travers lequel les analphabètes se donnent bonne conscience. »

Mais le désespoir n'est-il pas, avec la solitude, un puits d'inspiration ? Parce qu'il a des chiens, des chimpanzés, des yeux d'adolescent pour regarder l'amour, le désespoir et la solitude, Ferré peut écrire et écrire encore. Parce que dans sa tête le rouge est pour mourir à Barcelone et le noir pour vivre à Paris, parce que la violence bouillonne dans ses veines et parce que même si sa violence lui revient souvent comme un boomerang Ferré écrit et écrira toujours de grandes choses : Ferré, poète en mal de vivre, Albatros à chaînes et à guêtres, donne de lui-même mille définitions, par peur d'être classé un jour irrémédiablement sous un numéro, à une époque où l'on aime tant les immatriculations.

Parce qu'il refuse la carte perforée, code de son moi, et parce que ce qu'il refuse pour lui, il le refuse aussi pour les autres, Ferré continuera de chanter, de jeter des mots à la face d'un système. Il gueule qu'il n'est plus de chez nous et propose de nous procurer les moules qui nous permettront de manifester nos vies. La pop française n'avait jusqu'à hier pas dit grand-chose, et les saucissons, même agréables du Martin Circus ou de Triangle étaient loin d'avoir la portée des textes du Steppenwolf, de l'Airplane, et même de Lennon ou McCartney. Ferré vient d'apporter la dimension indispensable à la pop française. Il restera sûrement quelque chose de cette association, cette société à responsabilité illimitée dont le comité de direction est un triumvirat. Ferré-Zoo-Pop musique.

Rien n'est jamais évidemment parfait et même Ferré n'échappe pas à l'irréversibilité. Son nouveau répertoire est comme un flux d'équinoxe, les crêtes sont géantes et les gouffres

sans fond.

Céline et Apollinaire ont eu des faiblesses et nul ne leur reproche plus. Léo prendra encore des boulons et des injures à travers la gueule. C'est son lot et il entend l'assumer jusqu'au bout. Jusqu'au jour où un mutant du XXXIX^e siècle écouterait les reliques sonores du XX^e et hausserait les sourcils à l'écoute de ce « Marginal » nommé Ferré.

Ce jour-là, si j'ai bonne mémoire et de la chance, je discuterai avec Léo, il me dira TU et acceptera mes Gitanes parce qu'il aura fumé toutes ses Celtiques.

Gérard BAQUE
avec la complicité involontaire
mais efficace
de Françoise TRAVELET.



Ferré + Zoo à la Mutualité = 2/3 de salle. Dommage ! Je n'ai pas pris le temps de vérifier si un quelconque Guy Lux sévissait ce soir à la télévision (d'ailleurs mon instinct de conservation m'a poussé à supprimer mon récepteur). Dans la salle, une trentaine de cons, proportion logique et acceptable, s'en prennent aux extincteurs sous l'œil effaré d'une vingtaine d'ouvreuses quinquagénaires toutes de noir vêtues, fleur blanche en tissu à la boutonnière.

Pour les cons, Ferré n'aura qu'un seul mot : Et oui, mon pote, la solitude. Puis, en aparté, au public : — Il ne sait pas ce que c'est. Le type qui vociférait au balcon s'est aussitôt écrasé sous la houle des applaudissements complices.

En pantalon mauve et chemise noire, le torse droit, le menton haut, à travers un micro criard qui le trahissait souvent, Léo Ferré a porté, comme à son habitude, la chanson à des hauteurs qu'elle atteint rarement. La magie de son verbe cru et tendre, sa gouaille de couleur, s'imbriquaient judicieusement dans la musique de Zoo. Deux générations se rencontraient dans une dimension nouvelle. Le grand moment pour moi : « Les Pops ».

Ferré découvre et comprend ceux qui dans dix, dans quinze ans vont tout balayer :

« Si tu as un couteau au fond de la mémoire et un cœur à refiler à l'histoire tu seras pop, mon fils. »

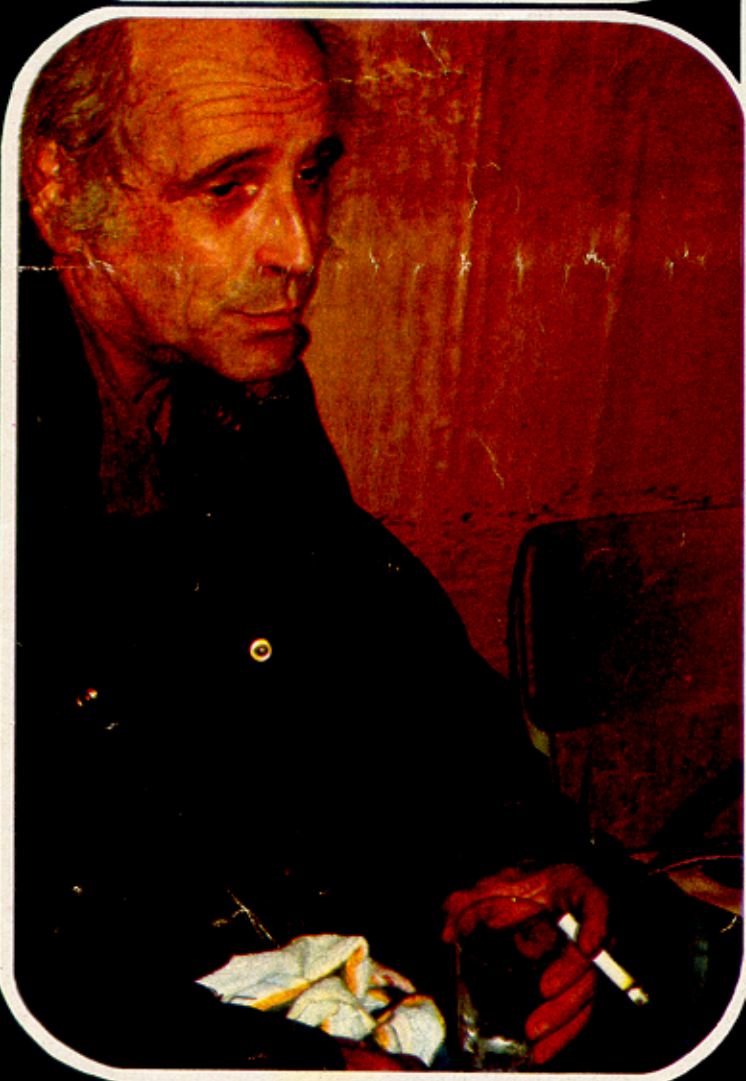
Le vieil anar qui crache sur Lénine, nostalgique de ce Dieu absent (« dont il aurait fallu se débarrasser s'il existait ») se refuse à commettre un crime contre la vie. Il ne perd pas l'espérance. Harassé, mais vivant, il se tourne vers les générations chevelues qui montent en se foutant du tiers comme du quart. Ses yeux sont fatigués et ses cheveux sont blancs, mais il les voit et il se reconnaît. Il était seul ou presque et la pierre d'achoppement de son tour de chant était la solitude. Mais eux sont des millions. Ils sont des millions et à leur tour, ils le reconnaissent. Ferré sent la terre s'entrouvrir sous ses pas et il va, consentant, se laisser engloutir par ce volcan qui tout à l'heure le rejettera vers la conscience des étoiles.

Il chante l'insurrection, parce que l'insurrection c'est la fête, mais sans se leurrer ; derrière lui, en filigrane, apparaît Robespierre : La vertu a besoin de la terre.

Ferré s'en va. Dans le poing tendu et fermé de ma voisine une fleur prisonnière jette une ombre bleue.

Roger Frey

FERRÉ...





...ZOO

65 EXTRA